

SOUS LE SIGNE DE CAÏNⁱ

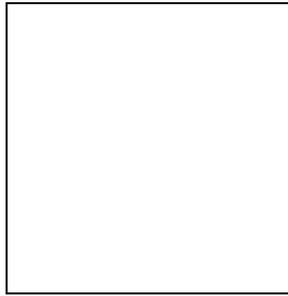
LES MOBLOTS D'OCTAVE MIRBEAU ET DE LEON BLOY

1917 est une année charnière dans une Europe exsangue. Aux côtés des milliers de victimes de ce premier conflit mondial, deux lions laissent entendre un dernier rugissement : Octave Mirbeau s'éteint le 16 février, jour de son soixante-neuvième anniversaire, et le 3 novembre de cette même année, Léon Bloy tire à son tour sa révérence.

Deux polémistes acérés que rien d'autre ne pouvait rapprocherⁱⁱ ? Fragiles antipodes tant il est vrai que le *Pélerin de l'Absolu* et *l'Imprécauteur au cœur fidèle* partageaient plus que leurs positions politiques respectives ne le laissaient croire. Tous deux appartiennent à cette génération née dans la déliquescence de la Monarchie de Juillet, cette jeunesse qui connut les affres de la défaite de 1870 et défendit le territoire national, "troupié, sac au dos et fusil sur l'épaule"ⁱⁱⁱ. Bloy le périgourdin, l'aîné, a vingt-quatre ans quand il rejoint (en octobre 1870) après trois semaines d'entraînement le corps franc du général Cathelineau, petit-fils du Saint de l'Anjou. À la même époque, Octave Mirbeau est déjà lieutenant^{iv}, carence d'officiers oblige, au 49^{ème} régiment des mobiles de l'Orne. Ils font partie des armées de la Loire^v formées hâtivement au lendemain de la chute du Second Empire et de la proclamation de la III^{ème} République. Marqués dans leurs chairs (même si rien ne prouve qu'ils aient combattu ou seulement essuyé le feu adverse), les deux anciens moblots^{vi} ne relateront ce traumatisme qu'une vingtaine d'années plus tard : ce sera *Le Calvaire* d'Octave Mirbeau^{vii}, roman publié dans son intégralité^{viii} le 23 novembre 1886. Suivra le recueil de quelques trente contes, nés de la plume trempée au vitriol de Léon Bloy et regroupés sous le titre *Sueur de sang* le 29 août 1893^{ix}.

Les deux ouvrages, différents dans la forme et le style, ont cela de commun qu'ils furent rédigés en période de grande précarité pour leurs auteurs... même si c'est une condition que ne devait plus connaître Mirbeau après le succès du *Calvaire*. De cette écriture enfiévrée, dans l'urgence, les deux hommes mettent à vif une souffrance, une blessure toujours sensible : l'inanité de l'existence humaine broyée par la machine politico-militaire de deux nations qui s'entre-détruisent. Douleur plongée en soi-même pour Mirbeau, haro sur la conscience des bien-pensants pour Bloy, même si les procédés utilisés et les conclusions divergent, *Le Calvaire* et *Sueur de sang* dénoncent une similaire et sinistre réalité : les aléas d'une armée disparate et indigente, longue colonne de spectres errants, pour qui la guerre franco-prussienne, de rêves de gloire se transforma en cauchemar et en déroute ignominieuse. Par-delà le portrait croisé quoique souvent identique du moblot, Bloy et Mirbeau s'opposent dans leur jugement de la guerre, purge salvatrice mais d'essence satanique pour le premier, fossoyeuse de l'humanité pour le second.

UNE COHORTE DE PRESQUE-RIEN ET DE JE-NE-SAIS-QUOI



Léon Bloy, par Rouveyre.

Dès les premières lignes de ce fameux chapitre II, tout est déjà dit. La glorieuse armée de la Loire est décrite comme un *“ramassis de soldats errants, de détachements sans chefs, de volontaires vagabonds, mal équipés, mal nourris – et, le plus souvent, pas nourris du tout –, sans cohésion, sans discipline [...]”*^x. La troupe manque de tout, même de l’essentiel : de chevaux (ce qui confère un ascendant non négligeable aux uhlans et autres cavaliers prussiens), d’uniformes (d’où l’extrême bigarrure des corps francs), d’armes^{xi} (en état de fonctionner), de chaussures^{xii}... L’intendance s’égare dans le dédale du bocage, le ravitaillement est indigent et suscite des mouvements d’humeur de la part de moblots excédés.

Armée hétéroclite, formée *“de tous les débris de corps, des éléments disparates qui encombraient la ville”*^{xiii}, elle est aussi résolument cosmopolite : *“Des zouaves, des moblots, des francs-tireurs, des gardes forestiers, des cavaliers démontés, jusques à des gendarmes, des Espagnols et des Valaques ; il y avait de tout [...]”*^{xiv}. Léon Bloy centre un de ses contes sur un groupe de mercenaires polonais (*Le grand Polaque*), un autre sur une troupe originaire du Midi (*Spectres inutiles*), jusqu’à cet Abyssinien mystérieux où *“l’Orient et l’Occident avaient dû se croiser pour la production de cette créature de rêve [...]”*^{xv}. Cette armée de va-nu-pieds, de ventres creux, *“de loqueteux et de claquedents”*^{xvi} n’a pas non plus à sa tête la fine fleur des officiers. Le mépris du galon est unanime, même si le propos se tempère quand la promotion^{xvii} est imposée par les circonstances. Détestés par la troupe qui leur envie de pouvoir loger au sec, leur mine replète et rougeaude, les officiers sont une cible de choix pour l’ironie cinglante des polémistes. Bloy raconte à l’envi cette scène *“où l’on vit des officiers supérieurs dételer les chevaux des pièces d’artillerie ou des fourgons d’ambulance pour fuir plus vite !”*^{xviii}. Mirbeau insiste plus sur les risques de rébellion^{xix}. Quant aux généraux, ils sont grotesques. De Cathelineau, *“agronome dévotieux”*, Bloy dit que, *“promu général en l’absence des Marceau ou des Bonaparte [...] la circonspection de son héroïsme [le] rendit un instant fameux”*^{xx}. Son pendant mirbellien, anonyme, semble tout droit issu d’un vaudeville. Traîneur de sabre, paternaliste en diable, la face rubiconde, court sur pattes, ce général *“galopait de droite et de gauche, voltait, roulait comme un tonneau [...]”*^{xxi}. Maître en invectives, houspillant, ordonnant à hue et à dia, il a le ridicule d’un Jourdain dans ses *“bottes jaunes, au-dessus desquelles la culotte bouffait et plissait comme une jupe”*^{xxii}. Soldat d’opérette, bourgeois des villes, il n’est qu’opprobre et dégoût pour cette campagne boueuse dans laquelle il

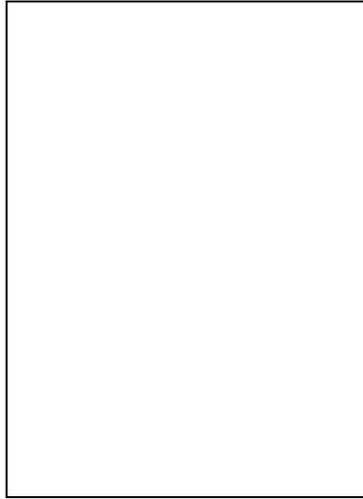
patauge en quête des ors de la gloire. Bloy n'est pas en reste, qui vilipende leur *"perpétuelle stratégie de la reculade"*^{xxiii}. Outre la confusion semée dans leurs rangs, Mirbeau leur reproche de n'avoir pas su encadrer les moblots dans leur disparité ; Bloy condamne leur condition dont ils ne retirent qu'avantages et droits alors que leur conduite se devait d'être exemplaire. Dans cette foule silencieuse, cette masse errante, il s'attarde régulièrement sur des destins individuels, ce que permet le genre anecdotique. C'est ici la terrible hure de Gueule-de-Bois *"qui respirait pour tous les Allemands la haine la plus démoniaque"*^{xxiv}, là la vengeance d'une femme franc-tireur, ici encore la folie sanguinaire d'un moblot réduit à l'état de plaie torpide (*La Salamandre-Vampire*). Des destins que Bloy veut rédempteurs, christiques, pour sauver une France agonisante, avilie car exécration. Dans chacune de ces trajectoires, Bloy voit le lit de la renaissance de la fille aînée de l'Église.

Mintié est quant à lui un anonyme au sein de la troupe. À travers lui (et ce qu'il comporte d'autobiographique), Mirbeau scrute la guerre qui noie l'individu dans une masse affolée^{xxv}, beuglant pour la Patrie mais se débandant à la moindre escarmouche. Il dénonce cette même dilution de l'homme durant le séjour de Mintié à Paris.

Paris m'étonna. Il me fit l'effet d'un grand bruit et d'une grande folie. Les individus et les foules passaient bizarres, incohérents, effrénés, se hâtant vers des besognes que je me figurais terribles et monstrueuses.^{xxvi}

La Ville, *"colossale et démoniaque usine"*^{xxvii}, semble produire une multitude d'hommes-fourmis comme l'Armée de la chair à canon. Le sentiment d'anonymat en milieu urbain annonce celui du matricule, bientôt celui de la fosse^{xxviii} commune ou de l'ossuaire^{xxix}. Le grouillement anarchique et inquiétant des citadins, les pérégrinations enfiévrées de Mintié précèdent la circumambulation de la troupe. Paris est une nouvelle Babylone, pleine de luxure et de violence, les mêmes maux auxquels sera confronté l'engagé Mintié^{xxx} ; elle est peuplée de *"fantômes"*^{xxxi}, le régiment d'ombres. Modèle réduit de communauté, l'Armée condense, hypertrophie les aléas de la condition humaine^{xxxii}, les sempiternels vices qui la taraudent^{xxxiii}.

Mais là où Mirbeau conspue une certaine ivresse héroïque, une émulation dans l'acte de bravoure, fût-il fugitif^{xxxiv}, Bloy regrette la pusillanimité du commandement français, trop sourcilieux de la hiérarchie, véritable entrave à l'*agôn* (l'exploit individuel^{xxxv}) et au sacrifice consenti. Par l'acceptation de l'inéluctable, le destin des moblots doit renouveler le martyr du Christ ou des témoins de l'Apocalypse. Brute sanguinaire ou franc-tireur, le soldat bloyen est un solitaire, plus maraudeur que militaire régulier. Ceux qu'évoque Mirbeau connaissent aussi la solitude, mais la choisissent plus rarement. Malgré quelques fugaces sursauts de solidarité, tous ne songent qu'à survivre, *"chacun ne songeant qu'à soi [...] poussés par un sentiment unique d'implacable, de féroce égoïsme [...]"*^{xxxvi}. Pas un tout, moins qu'un corps (d'armée), cette troupe n'est au mieux qu'un agrégat d'individus.



Le Calvaire, par Berthold Mahn.

LE PELERINAGE DES TREPASSES

“Notre régiment était ce qu’on appelait alors un régiment de marche”^{xxxvii}. La suite des opérations est ainsi annoncée. Marcher certes, mais dans quelle direction ? Et après ? Après, plus rien. Ou tout du moins pas grand-chose. “[...] nous fûmes, j’ose le dire, de terribles marcheurs et de formidables lapins devant Dieu”^{xxxviii}. Sans but précis, entre ordre et contre-ordre, troupe(au) et meute, chien et loup, la marche en avant conquérante des moblots confine à l’errance et anticipe sur la retraite toute proche, “précipitée dans le délire des bousculades, le vertige des sauve-qui-peut”^{xxxix}. De marches forcées en courtes nuitées, de transport ferroviaire en stabulation libre, c’est un véritable bétail humain qui parcourt les campagnes désertées de l’Ouest. Troupeau sans pasteur, l’œil chagrin, vidé de ses énergies et peu soucieux de servir d’hécatombe, il forme une longue colonne déambulant dans la nuit.

Et le train s’ébranlait, se perdait dans le noir, emmenant toutes ces figures hâves, tous ces corps déjà vaincus, vers quelles inutiles et sanglantes boucheries ?^{xl}

De tours en contours, de vains détours en irréversibles retours, Bloy décrit dans *Spectres inutiles* ce jeu pervers de colin-maillard, cette guerre de chicanes^{xli} où les moblots ne figurent qu’un pion sur l’échiquier géostratégique de “quelques personnages éminentissimes et superflus”^{xlii}. Désespérés^{xliii}, transis de froid^{xliv}, morts de faim et de fatigue, semblables “à des trépassés en pèlerinage qui ne sauraient plus retrouver leurs tombes”^{xlv}, les moblots errent telles les ombres de l’Hadès. La plupart se perçoivent déjà comme des cadavres sursitaires^{xlvi}. Mais aussi des marronnés^{xlvii} sur cette terre qui se fait boue^{xlviii}, charriant dans deux flots contraires retraite des militaires et fuite des civils. Les paysages décrits par Mirbeau méritent en effet le qualificatif de terraqués : les champs que baigne une nuit^{xlix} d’encre ont “de molles ondulations de vague”^l ; dans la plaine “immense et rase comme une mer”^{li}, Mintié remarque que “des petits bois émergeaient de l’océan de terre, semblables à des îles”^{lii}. Ces naufragés, guère plus que des alluvions happées par une crue soudaine, croisent la route et parfois se heurtent à “l’exode d’un peuple”^{liiii}, notamment paysan. Les deux auteurs s’accordent sur les difficiles relations entre ceux qui travaillent la terre (les enracinés) et ceux qui la piétinent (les déracinés^{liv}). Mais là où Bloy voit le souci du

respect de la propriété en socle de la trahison^{lv}, Mirbeau ne relève que les victimes de la barbarie humaine.

[...] nous faisons sauter les ponts, nous profanons les cimetières à l'entrée des villages, sous prétexte de barricades et nous obligeons les habitants, baïonnettes aux reins, à nous aider dans la dévastation de leurs biens. Puis nous repartions, ne laissant derrière nous que des ruines et que des haines [...] Aussi, à notre approche, les maisons se fermaient, les paysans enterraient leurs provisions : partout des visages hostiles, des bouches hargneuses, des mains vides.^{lvi}

Rapines, pillages^{lvii}, mise en coupe réglée des villages, abus des lois de l'hospitalité, les moblots ne laissent de souvenirs que ceux d'une armée d'occupation^{lviii}. Les chairs se blessent, mais bien après la désagrégation du tissu national. La terre, ravagée par leurs soins et les obus prussiens, prend des allures séléniographiques. Nourricière, elle devient mortifère. Couchés le plus souvent à même ce sol, le teint des moblots se fait "terreux"^{lix}, les visages ravinés par la peur et la fatigue. Le paysage reflète de façon spéculaire leurs états d'âme : pacifié, lénitif, il subit une brutale dysphorie à l'annonce de l'arrivée de l'ennemi.

Et la campagne me sembla contenir un mystère, une épouvante, un inconnu formidable qui prêtait aux choses des aspects nouveaux d'inexorabilité. Là-bas, au-dessus de la ligne bleuissante des arbres, je m'attendais à voir tout à coup des casques surgir, étinceler des baïonnettes, s'embraser la gueule tonnante des canons. Un champ de labour, tout rouge sous le soleil, me fit l'effet d'une mare de sang ; les haies se déployaient [...] pareilles à des régiments hérissés d'armes, de drapeaux, évoluant pour le combat. Les pommiers s'effarèrent comme des cavaliers emportés dans une déroute.^{lx}

Dans un vol de corbidés, musagètes de malheur, les moblots lisent leur funeste sort. Fatalistes, ils ont fait de la mort plus qu'une compagne indésirable, une délivrance souhaitée^{lxi}. Léon Bloy consigne les mêmes faits : l'absence d'adversaires, l'oscillation perpétuelle entre le désœuvrement (l'attente noyée dans l'alcool et les bordels) et cette "éternelle marche"^{lxii} jette la confusion dans des esprits déjà embrumés par d'insupportables conditions de vie.

UNE LENTE DESCENTE AUX ENFERS

Cette drôle de guerre, ce *voyage au bout de la nuit*, est une aventure qui conduit à la folie^{lxiii}. La fatigue engendre hallucinations et fantasmes dans le cerveau en ébullition de Mintié. Cette sensation d'être "attelé à une grosse voiture embourbée, chargée de pierres de taille"^{lxiv} trahit un certain esprit grégaire, la fatalité d'une chair vouée à l'édification d'une pyramide de cadavres pour la plus grande gloire nationale. Derrière cet enfer surgit l'illusion d'un bien-être élyséen, tout de luxe, de luxure et de luxuriance^{lxv}. Entre pulsion morbide et délire orgiaque, apparaît toute la fragilité de l'être humain^{lxvi} pressuré par la guerre. Ce conflit nourrit aussi une récurrente paranoïa, celle de l'espionnite.

Pourtant, le factionnaire qui se promenait [...] arrêta un médecin du pays, comme espion allemand, à cause de sa barbe qu'il avait blonde, et de ses lunettes qui étaient bleues.^{lxvii}

Et la "folie de destruction criminelle et bête"^{lxviii} de ce général qui fait abattre toute une futaie pour une barricade... démolie peu après pour laisser passer l'artillerie de campagne ? Mirbeau prend prétexte de cette spectaculaire déforestation pour l'ériger en métaphore de la barbarie humaine : des arbres anthropomorphes montrent "de larges blessures, des entailles profondes et rouges" (*ibid.*). Exutoire grotesque, adversaire par défaut, la flore subit le courroux de soldats oisifs, mais inquiets. Cruelle ironie, cet acte de sadisme inutile ignore

les prisonniers, mais coûte la vie à deux moblots “tués par la chute d’un chêne” (*ibid*).

Affronter la géhenne urbaine avait vidé Mintié de toute raison, de toute énergie. La guerre induit semblable hémorragie. Décrite comme une entité vampirique, elle se repaît des chairs^{lxix} et fascine les esprits ; elle n’a de cesse de vider les villages de leur jeunesse^{lxx}, ce ressac de soldats guenilleux à l’Océan, les ventres de leurs entrailles, les mots banalisés par l’horreur de leur sens. Aiguisée comme un scalpel, la plume de Léon Bloy inonde son texte de flaques sanguinolentes. Englués d’ichor, les mots portent à un paroxysme souvent complaisant les scènes de démence guerrière. Ce ne sont qu’écervelage, énucléation, éventrement, égorgement, mutilations, voire cannibalisme^{lxxi} à tous cri(n)s^{lxxii}. Ce souci du détail n’est pas sans évoquer la fureur berserkr^{lxxiii} de certaines sociétés martiales. Octave Mirbeau se montre tout aussi soucieux de dire la réalité dans toute sa crudité^{lxxiv}, son atrocité. Mais le lieu le plus édifiant à cet égard demeure pour lui l’infirmier, véritable antichambre de la mort. Il s’attarde sur les appétits et les passions, les os et les chairs, les muscles et les nerfs, rapprochant ce lieu de l’étal de boucherie.

Accroupi devant la cheminée, un infirmier présentait à la flamme, au bout d’une baguette de bois, un morceau de boudin grésillant, dont l’odeur de graisse brûlée empuantissait la chambre.^{lxxv}

Quel motif à ce carnage^{lxxvi}, se demande plusieurs fois Octave Mirbeau ? La guerre suscite de multiples métaphores animales, voire cynégétiques. Au premier rang de ce bestiaire viennent la gent porcine et le bétail (évoqué plus haut). Moblots comme Prussiens, tous sont pour Bloy des “sangliers”^{lxxvii}, des “cochons”^{lxxviii}. Parangon de douleur, Mintié se sent “comme un pauvre chien exténué”^{lxxix}. La souffrance les mène à la régression. Ce peut n’être qu’un retour passager en enfance, période bénie aux vertus balsamiques, tel ce blessé atteint de puérilisme^{lxxx}. Mais cela peut aussi confiner à la déshumanisation. La peur et l’épuisement font des moblots des créatures aux fonctions restreintes (manger, dormir, marcher et obéir^{lxxxi}) ; la guerre justifie le recours aux instincts les plus primitifs. Mintié comprend que “la loi du monde, c’était la lutte ; loi inexorable, homicide [...]”^{lxxxii}.

Sous l’attestation darwiniste^{lxxxiii}, Mirbeau déplore le triomphe de la loi du plus fort, cette sélection qui fait s’amenuiser, jour après jour, les reliefs de l’armée. La maladie abat les renonçants et les chétifs. Les moblots se comportent comme des animaux. Réduits à se “traîner sur les genoux, à quatre pattes”^{lxxxiv} par l’éreintement, ils dévorent la soupe “aussi gloutonnement que des chiens affamés”^{lxxxv}. Et les canidés de s’ensauvager au fil du temps.

Je revois, près des affûts de canon, émiétés par les obus, de grandes carcasses de chevaux, raidies, défoncées, sur lesquelles le soir nous nous acharnions, dont nous emportions, jusque sous nos tentes, des quartiers saignants que nous dévorions en grognant, en montrant les crocs, comme des loups^{lxxxvi}

Bêtes souvent traquées par les meutes prussiennes^{lxxxvii}, les moblots sont emportés “dans un déluge d’animaux humains”^{lxxxviii}. Mais la guerre, comme un désenchantement, dessille les yeux^{lxxxix} de Mintié-Mirbeau : le monde est régi par ce conflit atavique qui, depuis Caïn et Abel, jette les frères à s’entre-égorger. Au-delà de la simple commisération altruiste^{xc}, ce moblot se prend à rêver à “de magnifiques et absurdes apostolats [...], vers d’impossibles philosophies d’amour, des folies de fraternité inextinguible”^{xc}. Mais cet ardent désir de désaliénation de l’homme, du soldat, de libération

de l'humanité ployant sous le faix de la sujétion, va se briser dans la rencontre d'une estafette prussienne.

Entre conquérant sanguinaire et preux chevalier-poète, entre "prussmar"^{xcii} et "brave homme"^{xciii}, entre "grosse fille moustachue de la Thuringe"^{xciv} et centaure rutilant, le portrait de l'ennemi hésite, vacille. Loin des topoï cocardiers^{xcv} prisés par Léon Bloy, le bel éclaircur meurt victime de cet instinct de mort inhérent à l'être humain, celui-là même qu'observait Mintié dans l'acharnement de son propre père^{xcvi} à tuer les chats des environs. La détonation troue tout à la fois l'uniforme, le texte empreint (emprunté ?) de nostalgie et la conscience du narrateur^{xcvii}. La balle heurte la phrase comme un point final et précipite la chute du corps comme celle du chapitre. Cet acte prend une dimension blasphématoire, presque cosmique^{xcviii}. Dans un ultime baiser confraternel à son cadavre encore chaud, Mintié honnit la guerre. Mais il fustige surtout l'idole de la Patrie, ce Moloch qui la pérennise.

Qu'était-ce donc que cette patrie, au nom de laquelle se commettaient tant de folies et tant de forfaits, qui nous avait arrachés, remplis d'amour, à la nature maternelle, qui nous jetait, pleins de haine, affamés et tout nus, sur la terre marâtre ?... Qu'était-ce donc que cette patrie qu'incarnaient pour nous ce général imbécile et pillard [...] et ce chirurgien qui donnait des coups de pied aux malades [...] Qu'était-ce donc que cette patrie dont chaque pas sur le sol était marqué d'une fosse, à qui il suffisait de regarder l'eau tranquille des fleuves pour la changer en sang [...] ?^{xcix}

Au nom du Père, on souille le corps de la (terre) Mère. C'est ici que se séparent les chemins de Mirbeau l'anarchisant et de Bloy au chauvinisme revendiqué^c. Influencé par Joseph de Maistre et Blanc de Saint-Bonnet, ce dernier conçoit la guerre comme une saignée salvatrice^{ci}, une hiérophanie, l'imminence (l'immanence ?) de l'Apocalypse^{cii}, la Prusse ne figurant que le modeste mais efficace instrument de la volonté divine. Léon Bloy refuse d'être de ces "alligators de l'écritoire attentifs, naguère, à sécréter, jour par jour, un peu de copie sur la Sueur de sang de la France"^{ciii}.

J'estime qu'il est plus sûr de deviner que de voir, et que tel ou tel familier de l'Absolu est infiniment plus digne d'être écouté que les acteurs mêmes ou les témoins immédiats, lorsqu'il s'agit d'éclairer – pour l'amour de Dieu – d'aussi confondantes péripéties.^{civ}

Fidèle à l'exégèse paulinienne, Bloy lit le réel *in speculum*. Sensible à l'amphibologie du symbole, il extirpe le sublime du grotesque, le secoue de sa couche d'infâmie. L'historicité^{cv} des faits est accessoire, même si la nature documentée de ses contes est avérée. Les accents naturalistes de Mirbeau le situent à l'opposé. Au-delà de son souci chirurgical des corps, de son intérêt pour l'interaction du moblot et de son milieu, de son goût du pittoresque (et des savoureux accents du terroir), de l'exactitude de son vocabulaire (militaire), son cri profondément humaniste exhale une tonalité nettement antinationale pour certains. La Patrie n'est pour lui qu'un leurre aberrant, une icône sacramentelle qu'on administre en viatique aux jeunes enfants-futurs soldats endoctrinés, un temple de mort que soutiennent ses colonnes du sabre et du goupillon. Les moblots n'étaient pas ces fauves indomptables, ces hommes éperdus d'une foi nationale chevillée au corps, d'ardents et d'indéfectibles patriotes, mais plus simplement des hommes au courage versatile. À l'excitation de la nouveauté et ses velléités héroïques en trompe-la-mort succède bien vite une atonie née de la désespérance, et enfin la terreur dégrisante à l'approche d'un ennemi, jusqu'ici de paroles. Mirbeau plaide contre la théâtralisation de ces "étranges et cruels spectacles"^{cvi}, élevés au rang de champs d'honneur et qui se révèlent jeux du cirque.

L'épreuve marqua au fer rouge les deux anciens moblots, même s'ils n'appartenaient pas à la cohorte des sans-gueule^{cvii}. L'expérience conditionnera leur vie d'écrivain. Bloy ne cessa d'en appeler à cette apocalypse, indispensable à la palingénésie de la France moribonde. Quant à Mirbeau, l'errant cessa ses longues marches, et, s'il déambulait, c'était grisé par la vitesse de son automobile ; le sac au dos se mua en serviette d'auteur à succès, mais toujours il transpira "à travers le hasard des batailles..."^{cviii}.

Anne-Cécile POTTIER-THOBY
Université de Grenoble

-
- i. Cette figure biblique désigne tout à la fois Caïn Marchenoir, jumeau de plume de Léon Bloy (*La Femme pauvre, Le Mendiant ingrat*), mais aussi la nature meurtrière de tout homme à laquelle se montre particulièrement sensible Octave Mirbeau dans *Le Calvaire*.
- ii. Dans leur biographie de Mirbeau (*Octave Mirbeau. L'Imprécateur au cœur fidèle*, Séguier, 1990, 1021 p.), Pierre Michel et Jean-François Nivet rendent compte des échanges épistolaires de ces deux hommes qui jamais ne se rencontrèrent. À l'occasion de la publication de *La Femme pauvre*, Mirbeau plaidera notamment contre la discrimination littéraire dont Bloy faisait l'objet (*Le Journal*, 13 juin 1897).
- iii. *Lettres à Alfred Bansard des Bois*, 19 juillet 1870, présentées par Pierre Michel, éd. du Limon, 1989, p. 58.
- iv. Sous-lieutenant le 27 juillet, il accède à ce grade le 28 septembre 1870.
- v. Les références sont issues, pour *Le Calvaire* [LC], de l'édition Mercure de France, 1991, pp. 7-336 (préface de Roman et Patrick Wald Lasowski) ; pour *Sueur de sang* [SDS], de l'édition Mercure de France, 1967, pp. 13-190. Dans leurs ouvrages respectifs, les deux écrivains font appel à des souvenirs de guerre parfois communs (régiments formés au Mans, dates et lieux identiques...). Ils n'évoquent qu'incidemment les défaites humiliantes de l'Est. Voir LC, p. 52 et SDS, pp. 82, 138, 164. Il ne faut pas négliger la part autobiographique dont sont constitués les personnages de Caïn Marchenoir et de Jean-François-Marie Mintié. Rappelons que tous deux seront accusés (mais innocentés) de désertion peu de temps après la fin du conflit.
- vi. Le terme est attesté dans le Littré 1877 (soldats de l'ancienne Garde Mobile).
- vii. Mirbeau consacra d'autres écrits à ses souvenirs de guerre, des contes parus dans *Le Journal* (*Au pied d'un hêtre. Souvenir du 18 novembre 1870*, daté du 19 novembre 1895, *Pitié militaire* du 29 décembre 1895, et *Le Tronc* du 5 janvier 1896).
- viii. Le chapitre II, exclusivement consacré aux événements de 1870, fut censuré et remplacé par des points dans *La Nouvelle Revue* où paraissait *Le Calvaire* depuis le 15 septembre, à l'instigation de Juliette Adam, sa directrice, qui le jugea inopportun et offensant pour l'esprit patriotique.
- ix. Ces contes sont déjà parus de façon irrégulière dans le *Gil Blas* depuis septembre 1892.
- x. LC, p. 53.
- xi. SDS, p. 93 (*La Boue*).
- xii. L'expression de va-nu-pieds (à prendre au sens littéral) se retrouve dans LC, p. 66 et SDS, p. 94 (*La Boue*).
- xiii. LC, p. 51. Léon Bloy n'aurait pas renié la référence scatologique ici évidente !
- xiv. LC, pp. 51-52. Voir aussi SDS, p. 37 : "Des ambulanciers déserteurs coudoyaient des canonnières éperdus qui ne traînaient plus de "tonnerres", des lignards sans chaussures et de pédestres cavaliers sans crinières ni espadons, se confondaient, s'amalgamaient [...]" (*L'Obstacle*).
- xv. SDS, pp. 21-22 (*L'Abyssinien*).
- xvi. SDS, p. 173 (*Spectres inutiles*).
- xvii. "Plusieurs compagnies manquaient de capitaine. La mienne avait à sa tête un petit lieutenant de mobiles, jeune homme de vingt ans, frêle et pâle, et si peu robuste qu'après quelques kilomètres il s'essoufflait, tirait la jambe [...]" (LC, p. 52). Bloy est partagé sur ce sujet : "Les moblots [...] ne pouvaient attendre aucune lumière du jeune sous-officier qui les commandait. Celui-ci, plein de bons désirs et même assez intrépide, mais naturellement dénué d'expérience aussi bien que de prestige, ne pouvait offrir que ses propres conjectures [...]" (*La Cour du miracle*, p. 133). Mais aussi : "Charognes !", disait-il entre ses dents, plein de mépris pour les galons improvisés de ces fils de bourgeois qui n'avaient jamais servi et qu'une organisation toute arbitraire avait faits ses chefs" (*Les Vingt-quatre oreilles de "Gueule-de-Bois"*, p. 25).
- xviii. SDS, p. 123 (*Celui qui ne voulait rien savoir*).
- xix. Un soldat prétend ainsi n'avoir besoin que d'une seule cartouche "pour casser la gueule du capitaine, la première fois que nous nous battons" (LC, p. 52). Et aussi : "Plusieurs d'entre nous murmurèrent, prononcèrent à haute voix des paroles de menace et de révolte." (LC, p. 57).
- xx. SDS, p. 19 (*L'Abyssinien*).
- xxi. LC, p. 56.
- xxii. LC, p. 71. Son discours est un modèle du genre entre l'euphémisation de l'adversaire et la mission (providentielle) dont il accable ses moblots. Il contraste d'autant avec les récits édifiants que rapportent les moblots qui ont presque côtoyé l'ennemi (p. 81).
- xxiii. SDS, p. 20 (*L'Abyssinien*). Bloy parle aussi de "la Dêbâcle portative que les généraux, à tour de rôle, promènèrent six mois, dans les deux tiers de la France, comme un Saint-Sacrement de catalepsie et de reculade." (*La Cour du miracle*, p. 134).
- xxiv. SDS, p. 25 (*Les Vingt-quatre oreilles de Gueule-de-Bois*).

-
- xxv. La psychologie collective était déjà un sujet d'étude pour les scientifiques, avant les travaux de G. Le Bon.
- xxvi. *LC*, p. 47.
- xxvii. *Idem*. Bloy décrit un Paris très similaire dans *Barbey d'Aureville, espion prussien* (pp. 45-50).
- xxviii. Mirbeau se montre sensible à cette absence de sépulture (cf. le désespoir de la vieille femme à qui on annonce la mort *quelque part* de son fils). Où est l'héroïsme d'une guerre qui ne respecte même pas ses morts, livrés aux charognards (conception très homérique du droit du guerrier aux honneurs funèbres) ?
- xxix. *LC*, p. 68. Voir *SDS*, p. 59 (*À la table des vainqueurs*), p. 90 (*Le Fossoyeur des vivants*).
- xxx. *LC*, pp. 58 et 71. Comme Barbey, Bloy se veut "ce vieux lion des pauvres déserts" (p. 46) qui rugit contre la ville pécheresse, tel Ezechiel contre Ninive, la vouant à l'anathème. Il s'en prend ainsi à "la canaillerie de l'uniforme démocratique" (p. 46). Face à ces "cinq cents groins altérés" (p. 48), au "chien populaire" (p. 49), à "l'ignoble foule dont le grouillement augmentait à chaque seconde" (p. 49), il fait de l'auteur de *L'Ensorcelée* "le contempteur aristocratique de la Loi du Nombre" (p. 49), le parèdre christique affrontant Légion (*Lc* 8, 30).
- xxxi. *LC*, p. 49.
- xxxii. Les blessures, les meurtrissures que ressent Mintié à Paris (p. 50) sont prophétiques des souffrances qu'il va endurer sous l'uniforme de moblot.
- xxxiii. *LC*, p. 85.
- xxxiv. *LC*, pp. 52 et 75.
- xxxv. L'exploit a lieu souvent au mépris des ordres et de la hiérarchie. Voir *Les Vingt-quatre oreilles de "Gueule-de-Bois"*, *La Messe des petits crevés*, *L'Abyssinien*.
- xxxvi. *LC*, p. 53.
- xxxvii. *LC*, p. 51.
- xxxviii. *SDS*, p. 19 (*L'Abyssinien*).
- xxxix. *LC*, p. 53. Voir aussi *SDS*, p. 123 : "Dieu me préserve du récit de cette retraite aussi imbécile qu'atroce où l'armée de la Loire, gelée, affamée, livrée au plus monstrueux désarroi, se ramassait à la pelle dans trois ou quatre départements." (*Celui qui ne voulait rien savoir*).
- xl. *LC*, p. 59.
- xli. Cette guerre n'est qu'embuscades, coups de mains, expéditions punitives nocturnes, guérilla.
- xlii. *SDS*, p. 170 (*Spectres inutiles*).
- xliiii. Désertion, abandon de matériel, pulsion suicidaire, attente d'échappatoires comme l'arrestation ou la mise en forteresse par les Prussiens ou même souhait de mourir. La mort est vue comme mettant un terme au dépeçage de l'esprit et de la chair, à la mise en lambeaux de l'individu, une délivrance.
- xliv. Ce froid qui fige et qui paralyse tout, même la fuite. Voir *LC*, p. 59 et *SDS*, pp. 36, 83, 170...
- xlv. *SDS*, p. 171 (*Spectres inutiles*).
- xlvi. Exsangue, un moblot n'a même plus la force de porter son paquetage et son arme qui lui fait "l'effet d'un fer rouge sur l'épaule" (*LC*, p. 62), alors que, cruelle ironie, ce sont des chairs prussiennes qu'elle devrait brûler.
- xlvii. Vieux terme de flibuste qui désigne les individus punis et abandonnés pour l'exemple sur une île.
- xlviii. Bloy développe de façon pléthorique le registre de la fange : les moblots sont décrits pataugeant dans la boue, dans la m... (cet archi-mot où il lit le début anagrammatique de la rédemption). Moblots et prussiens sont des "crapauds" (p. 27), des "sangliers" (p. 36). Il lui consacre même un conte, intitulé... *La Boue !* Voir *LC*, p. 62.
- xlix. Beaucoup de contes ont une dominante nocturne. La nuit étiole, dissout les formes, les sons, le temps. Elle anéantit les repères géographiques. Pendant ce retour au chaos, à l'indifférencié, la nature se fait anxieuse. C'est un moment propice au pullulement des images mortifères. Ainsi la solitude contrainte de Mintié en pleine campagne, abandonné par sa compagnie, lui fait-elle regretter la chaleur (?) de la troupe.
- l. *LC*, p. 73.
- li. *LC*, p. 83.
- lii. *Idem*. Voir aussi p. 88 : "[...] les champs s'étendaient, pareils à une vaste mer d'ombre".
- liiii. *LC*, p. 72. "Alors la panique s'empara des paysans. L'encombrement devenait tel qu'il leur était impossible d'avancer ou de reculer. Fouettant leurs chevaux à tour de bras, et tâchant de dégager leurs charrettes accrochées, ils vociféraient, se bouscullaient, s'injuriaient, sans parvenir à faire un pas en arrière." (p. 80).
- liv. *LC*, p. 66. Bloy insiste tout autant sur le destin tragique de jeunes gens arrachés à leur terre natale, jetés sur les routes et condamnés à une mort indigne loin de leur pays.
- lv. Les paysans sont, aux dires de Bloy, "naïvement lâches et fangeusement égoïstes" (*La Cour du miracle*, p. 134). Ils attirent les moblots dans des traquenards et il est rare de croiser un paysan "qui, par miracle, ne trahissait pas." (*Les Vingt-quatre oreilles de "Gueule-de-Bois"*, p. 25). Les notables des villages ne sont pas en reste, qui, sous la contrainte, acceptent d'égorger les moblots blessés pour se sauver d'éventuelles représailles (*Les Créanciers de l'État*, p. 103). Fusillés pour l'exemple (*LC*, p. 55), les paysans sont victimes de la toute-puissance de l'ordre martial (cf. aussi le dialogue entre le général et le conservateur des forêts, p. 78).
- lvi. *LC*, p. 55.
- lvii. *LC*, p. 72.
- lviii. Bloy et Mirbeau narrent une même anecdote : celle de ce paysan dont on brûle les meubles, jusqu'au moindre sabot, parce que les moblots ont froid et qu'ils le soupçonnent de réserver son bois pour les Prussiens. Voir *LC*, pp. 59-61 et *SDS*, p. 25 (*L'Abyssinien*).
- lix. *LC*, p. 64.
- lx. *LC*, p. 76.
- lxi. Mintié pense un moment au suicide, qui le libérerait d'une existence sordide où les souffrances et la misère se disputent sa carcasse. Bloy évoque les "cyclones de désespoir" qui conduisent certains moblots au suicide (*Spectres inutiles*, p. 171).
- lxii. *SDS*, p. 21 (*L'Abyssinien*).
- lxiii. Mirbeau multiplie les allusions dans ce registre : la "sonnerie folle" du rassemblement (p. 57). Voir les récits bloyens *À la table des vainqueurs*, *La Maison du Diable*, *Le Bon gendarme*, tous orientés autour de différentes formes d'aliénations.
- lxiv. *LC*, p. 62.

lxv. LC, p. 63.

lxvi. Oublié par ses compagnons de déroute, Mintié flotte dans un cauchemar éveillé. Pour lutter contre la folie qui le gagne, il se remémore quelques souvenirs de jeunesse. Mais ces derniers surgissent déformés par un prisme blasphématoire, nourri de son affolement. La Vierge se fait putain, les arbres jadis grimpés désormais diabolisés, les éclats d'obus remplacent ceux de rire.

lxvii. LC, p. 82. Voir aussi SDS, p. 48 (*Barbey d'Aureville, espion prussien*). Comment ne pas lire dans le nom du petit chien de Juliette (*Spy*) une résurgence de cette folie meurtrière (LC, p. 319) ?

lxviii. LC, p. 78.

lxix. En évoquant ses moblots comme les glorieux continuateurs des armées révolutionnaire et napoléonienne, le général cite en exemple Borodino (LC, p. 75), boucherie s'il en fut ! Ironie de Mirbeau ?

lxx. Les moblots ne sont plus que des vieillards, "les figures amaigries et les dos avachis" (LC, p. 54).

lxxi. Le récit *À la table des vainqueurs*, quoique placé sous le signe de la santé mentale du narrateur, raconte l'histoire d'une femme folle de douleur, qui réitère le festin de Thyeste pour un général prussien assassin de sa famille (SDS, pp. 57-63).

lxxii. Gueule-de-Bois ramène ainsi à son capitaine "douze casques pointus et une paire d'oreilles dans chacun d'eux" (*Les Vingt-quatre oreilles de...*, p. 29). Bloy raconte encore ce baptême militaire (par aspersion de sang) d'un jeune soldat, "qui allait servir la messe et qu'ondoya le sang du prêtre." (*La Messe des petits crevés*, p. 40).

lxxiii. Mircea Eliade, *Initiation, rites, sociétés secrètes*, Gallimard, 1992, pp. 181 sq. Voir par exemple : "Les Polaques, miraculeusement préservés, s'élançèrent alors dans la masse allemande, entraînant les autres par leurs cris sauvages. Et ce fut la grande fête, le joyeux jubilé du sang pour ces exilés devenus comme la tempête [...]" (*Le Grand Polaque*, p. 85). Nous reviendrons sur la bestialité de certains combattants.

lxxiv. Il prétend même en avoir atténué la vérité, beaucoup plus effroyable, dans une lettre à Juliette Adam du 8 ou 10 août 1886 (*L'Imprecateur au cœur fidèle*, op. cit., p. 293).

lxxv. LC, p. 67. Voir aussi LC, p. 100 et SDS pp. 99-100 (*Les Créanciers de l'État*). Nous renvoyons à l'article de J.-F. Nivet, "Octave Mirbeau entre espoirs et cauchemars", *Les Cahiers Naturalistes*, n° 61, 1987, pp. 221-222.

lxxvi. Pour Bloy, les bouchers sont des deux camps, français (*Repaire d'amour*, p. 147) et prussiens (*Bismarck chez Louis XIV*, p. 118). Cependant, la boucherie peut être "effrayante et belle" dans le cas d'un sacrifice "non pour la France, non pour le Roi, non pas même pour les Anges et les Saints des Cieux, mais uniquement et très simplement pour que cette messe pût s'achever" (*La Messe des petits crevés*, p. 44). C'est l'auteur qui souligne.

lxxvii. SDS, p. 95 (*La Boue*).

lxxviii. SDS, pp. 28, 102, 150...

lxxix. LC, p. 63. Pendant les rares moments de détente, il est "comme fait un chat sous la main qui le caresse".

lxxx. LC, p. 67. Mintié, livré à lui-même, connaît semblable état d'âme (p. 90).

lxxxi. L'obsession des officiers est claire : maintenir les moblots toujours dans l'action (fût-elle stérile, et elle l'est souvent) afin d'éviter (ou du moins de saper) la réflexion et la grogne.

lxxxii. LC, p. 85.

lxxxiii. Le concept de sélection naturelle de Darwin fut influencé par Malthus, qui voyait dans la guerre un moyen (destructif) de retour à l'équilibre nécessaire entre population et subsistances.

lxxxiv. LC, p. 64.

lxxxv. LC, p. 65.

lxxxvi. LC, pp. 99-100.

lxxxvii. "[...] et on entendit aboyer furieusement les horribles chiens des Prussiens que ces sauvages s'amusaient, vers la fin de la campagne, à lancer sur les vaincus dans le fond des bois." (*Celui qui ne voulait rien savoir*, p. 126).

lxxxviii. SDS, p. 37 (*L'Obstacle*).

lxxxix. Si la guerre rend le réel plus lisible pour Mirbeau, cette réalité n'est qu'un matériau brut pour Bloy, que seule une savante exégèse peut déchiffrer.

xc. LC, p. 66.

xc. LC, p. 87. Bloy ne croit guère à cette fraternité, sauf celle induite par la lassitude : "[...] un groupe de Prussiens, lassés aussi, très certainement, [...] regardaient passer leurs pitoyables vaincus sans démonstrations hostiles, comme ils auraient regardé un convoi funèbre. Car ces choses se sont vues. On en avait tellement assez, de part et d'autre, qu'on finissait par ne plus se battre [...]" (*Spectres inutiles*, p. 173).

xcii. SDS, p. 48 (*Barbey d'Aureville, espion prussien*).

xciii. LC, p. 96.

xciv. SDS, p. 37 (*L'Obstacle*).

xcv. Les Prussiens sont de "malpropres hérétiques" (p. 44), des "assassins d'enfants" (p. 52), de "sanguinaires adoreurs" (p. 53), des "cannibales" (p. 56), des "porcs" (p. 72), des "barbares" (p. 164)... Mirbeau s'amuse de cette diabolisation d'un adversaire jamais vu pour mieux dénoncer la dimension fantasmagorique du conflit : "*La Jacqueline crait qu'all en a évu un, l'aut' jou, d'rière eune haie !... Il était haut, haut, et pis rouge, qué disait, rouge comme l'diable [...]* Enfin, quoi qu'c'est au juste ?" (LC, p. 73).

xcvi. Si Mintié mesure la faiblesse héréditaire qui le rapproche de son père, le contraste n'en est que plus fort entre ce père, cloîtré dans son laisser-mourir, et ce fils errant et faisant tout pour survivre.

xcvii. LC, p. 99 : "À partir de ce moment, je ne me souviens pas bien..."

xcviii. La mare de sang renvoie au ciel "devenu tout rouge" (p. 96), qui à son tour incendie les champs comme la barbe blonde du prussien s'empourpre de sang coagulé.

xcix. LC, p. 86.

c. SDS, pp. 19 (*L'Abyssinien*) et 143 (*L'Aumône du Pauvre*).

ci. La guerre, œuvre de salut public, notion que rejette Mirbeau (p. 87).

cii. Bloy recourt aussi au mythe du Sauveur dans le récit *Une Femme franc-tireur*. Voir l'analyse de R. Girardet, *Mythes et mythologies politiques*, Seuil, 1986, pp. 63-95.

ciii. SDS, p. 19 (*L'Abyssinien*).

civ. SDS, p. 141 (*L'Aumône du Pauvre*). C'est l'auteur qui souligne.

cv. Voir A. Weber-Cafilisch, "Écriture du réel, écriture de l'Histoire", *La Revue des Lettres Modernes*, Léon Bloy I, 1989,

pp. 83-105.

cvi. *LC*, p. 85.

cvii. Lire le conte du même nom extrait de *Cœur Double* de Marcel Schwob (*Œuvres Complètes*, vol. 2, 1928, pp. 44-50).

cviii. *LC*, pp. 91-92.